

Victor Hugo, casseur d'assiettes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 24

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que presque eussent semblance humaine. Icelles avoient testes horrifiques et le poil bel. Et dansoient comme bestes et s'esbaudioient comme gents.

Tost vers la onziesme heure, ce fut un feu par maléfice. Et estoient en ceste heure tous illuminés.

Ha je veulx aussy me soubvenir de ceste posada de los Toreros, pour ce que oncques ne mangeai pasté plus céleste, et bus un vin lequel est dict Dezaleynoe. Et en aurois heumé toute la nuit. Soudain je fus par un sergent advisé, lequel on dict en ce pays « gapion », ce est alguazil. Et me dist : « En ceste contrée ce est coustume ne pas » heumer après minuict. Mais vous donne licence » le seigneur alcade aller en vostre repos. »

Lors déambulant je vis un couple hespagnol, lequel se pourmenoit et devisoit, combien que fust après minuict. Et me escrisois, comme dict le philosophe grec : « Soyez heureux, bonnes gents, ce est » le vray bonheur. »

E.

Nous avons reçu d'un ami et compatriote, établi à Paris, la lettre suivante, qui nous est parvenue trop tard pour être insérée dans notre précédent numéro :

Paris, le 4 juin 1885.

Je n'essaierai pas de décrire les funérailles de V. Hugo; d'autres, plus habiles, l'ont fait et sont restés bien au-dessous de la réalité. Voici simplement quelques faits découverts, notés au courant de la plume. — Avenue des Champs-Élysées, j'ai remarqué l'accueil respectueux fait au général Sausier, gouverneur de Paris, au moment où il se rendait à l'Arc de l'Étoile. Le général y répondait par un salut simple et cordial. Cette bonne entente entre un chef militaire et la population parisienne m'a frappé et je me suis joint de bon cœur à cette manifestation.

Vers dix heures et demie, toutes les députations et les corps de l'État ayant passé, la large chaussée s'est trouvée absolument nue d'un bout à l'autre, et l'on pouvait voir, sur ses deux kilomètres de longueur, la double haie des spectateurs arrêtés à la bordure des trottoirs, tout le monde à l'alignement. L'ordre a été le fait caractéristique de cette journée.

Le ciel du matin était gris; on craignait la pluie; mais au moment où le canon des Invalides a annoncé le commencement de la cérémonie, une éclaircie s'est faite soudain, précisément sur l'Arc de Triomphe. Ceux qui font intervenir le ciel à tout propos dans les choses humaines, conviendront, je l'espère, que le bon Dieu était avec Victor Hugo et avec nous, ses admirateurs. Au passage des onze chars de couronnes, j'ai remarqué une pyramide surmontée d'une lyre, le tout recouvert d'un velours violet très riche, avec des attributs d'argent. On y lisait : *A l'ambassadeur de Dieu*. Cela peut paraître excessif; mais V. Hugo n'a-t-il pas été appelé jadis *cinquième évangéliste*? Il y a en effet une parenté étroite et mystérieuse entre ses tendresses et ses compassions pour les misérables de toutes catégories et l'esprit miséricordieux de l'Évangile. Quand on lit certaines de ses œuvres, on

se rappelle instantanément les enseignements de Jésus, et l'on est tenté de dire aussi de lui : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. »

L'ordre du défilé dans l'avenue des Champs-Élysées est un fait qu'il faut tout particulièrement relever. On marchait en rangs parfaitement réglés et alignés, comme cela ne s'était pas vu encore au même degré dans les grands cortèges à Paris. Le petit « scolaire » mesurait ses pas et surveillait l'alignement à droite et à gauche; les rangs des Polytechniciens, cinquante de front, étaient tirés au cordeau, et jamais soldats de profession n'ont marché plus régulièrement que l'École normale des hautes études, qui s'était déjà distinguée aux funérailles de Gambetta. Le défilé des sociétés ne leur cédait en rien. En voyant le cortège du 2 juin, on pouvait se dire : « Il n'y a plus de doute, la république est décidément fondée; c'est l'ordre et la liberté qui passent. »

Vers 6 heures, j'ai vu défiler les sociétés suisses au boulevard St-Germain. Elles avaient conservé rigoureusement l'ordre du départ et s'avançaient lentement, précédées de cinq bannières fédérales. C'était imposant et magnifique. On crie de toutes parts : « Voilà la Suisse! » Et aussitôt les chapeaux s'agitent et des acclamations descendent du haut des toits, des cheminées et de toutes les grappes humaines sous lesquelles disparaissent les hautes façades du boulevard. Tout Suisse aurait, comme moi, laissé couler ses larmes à ce grandiose spectacle.

La fin du cortège atteignait le Panthéon à 7 heures; la tête avait quitté l'Arc de l'Étoile à 11 heures et demie. Représentez-vous la largeur de la chaussée et faites-vous une idée du flot humain qui s'est écoulé dans l'intervalle.

La dernière fois que j'avais vu le Panthéon, il y a quelques années, des baraques étaient établies autour du vaste édifice. Il y avait là une foire aux objets de culte, à l'occasion de la fête de je ne sais plus quel saint. À l'intérieur, on baisait une médaille. Les mamans penchaient leurs bébés vers l'objet sacré, le mioche allongeait ses petites lèvres roses, puis le desservant donnait un coup de torchon et passait à un autre. J'y suis allé cette fois vers deux heures du matin. L'édifice était entouré de fleurs. La lune faisait scintiller doucement les palmes et les couronnes d'or. Quelle décoration! quel rêve! Une dizaine de sergents de ville circulaient autour du vaste tapis aux mille couleurs. L'un d'eux me dit : « Cette nuit, nous couchons dans les roses! »

J'ai quitté la dernière demeure de V. Hugo avec une pensée consolante. L'homme à qui l'on vient de rendre des honneurs presque divins n'était pas un conquérant. Il n'est devenu si démesurément grand que parce qu'il a su s'incliner très bas pour relever les petits!

Victor Hugo, casseur d'assiettes.

Le culte de Victor Hugo pour les enfants restera légendaire. On raconte à ce propos une charmante anecdote. La scène se passe pendant les jours d'exil,

à Guernesey. Dans une de ses promenades solitaires, Victor Hugo aperçoit sur le bord de la route un bambin de 5 ans, qui se frotte les yeux et paraît s'éveiller d'un long sommeil. C'est le fils de M^{me} X..., dame anglaise, que le grand poète connaît de vue et qui habite à l'autre bout de l'île. L'enfant, se promenant, s'était égaré et endormi.

Hugo n'hésite pas. Il sourit au petit bonhomme, le charge sur ses épaules et l'emporte à Hauteville-House pour le faire reconduire chez sa mère par un domestique. Mais voici qu'un affreux orage éclate, impossible de renvoyer l'enfant par cette pluie battante et à pareille heure. On fait prévenir M^{me} X... que son fils est jusqu'au lendemain chez Victor Hugo. Le lendemain, effectivement, le petit X... rentre chez sa mère, chargé de fleurs et de fruits que l'auteur des *Misérables* lui envoie avec l'enfant égaré. Et quand, les premiers baisers échangés, on demande à l'enfant s'il s'est amusé chez l'illustre poète :

— Oh ! je crois bien. Nous avons joué au lion et au chasseur. C'est M. Hugo qui faisait le lion sous la table, qu'il appelait son antre. Et figure-toi, maman, que tout à coup le lion se met à rugir et veut sortir de son antre. Mais il déplace la nappe et renverse toute la vaisselle qu'il y avait dessus. Ce qu'il y a eu d'assiettes cassées ! Et ce que nous avons ri !

Onna bouna remotchâ.

Se vo n'âi ni ardzeint, ni courtena et ni tsédau, vo n'êtes qu'on bedan ; et quand bin vo z'ariâ atant dè cabosse qu'on menistrè, vo n'êtes bon à rein se vo n'âi pas dè la paille dein voutrès bottès. Volliâi-vo frequentâ onna pernetta ? On ne la laissè aberdzi què quand on sâ que voutrès chôquès cheintont l'étrablio et que quand vo z'allâ à la fâire n'est pas po lâi brocantâ et lâi maquignenâ dâi cabrès et dâi bocans. Ai-vo jamé z'âo z'u vu on pourro gaillâ être syndiquo âo bin mémameint municipau ? Et su lo militéro ! lè galons n'étioint diéro lè z'autro iadzo que po lè lulus que poivont portâ onna matola dè bûro âo capitaino ; mâ faut bin derè que cein a tsandzi oreindrâi et que du qu'on a abolî lè revuès et qu'on est âo fédérât, on arâi bio avâi onna courtena asse hiauta què Noutra Dama dè Lozena, cein ne sai dè rein po être caporat s'on n'a pas la cabosse po cein, que ma fâi cein n'est què justo.

Portant dè tot teimps y'a z'u dâi dzeins que respettâvont mé clliâo qu'aviont dè l'esprit quand bin l'étioint pourro, què dâi dadou qu'aviont prâo mounâ, coumeint vo z'allâ vairè.

Vo z'âi bin oïu parlâ dè cé monsu Lhiâire dè pè Tsevelhy, qu'a fé clliâo tant bio potrés que y'avâi à Lozena y'a on part d'ans : lo majo Davet, lè Suisses que font passâ lè z'Etaliens dézo on dzâo ; on certain Pantet que tracivè après dâi gaupès ; onna pernetta que soelliâvè dein on subliet ; et onna troupa d'autro, ti pe bio lè z'ons què lè z'autro. Eh bin, cé monsu Lhiâire, que demâorâvè pè Paris, étâi z'u on iadzo tsi Napoléion po lâi dessinâ on potré, et monsu Lhiâire avâi défeindu que cauqon eintrâi dein la tsambre iò travaillivè. On lulu qu'étâi per-

quie, et qu'étâi on prince, vollie tot parâi eintrâ ; mâ Lhiâire lâi clliouse la porta âo naz, et l'autro, fu rieux dè cein qu'on tsancro dè Suisse ousâi lâi resistâ, einfoncè quasu la porta, eintrè dè fooce et fâ : Non de non ! voudrè bin savâi s'on pétaquin coumeint vo ousérâi mè mettrè frou. Ma fâi Lhiâire, furieux dâo toupet dè cé gaillâ, pousè sa boâte dè couleu, trait son brulôt, châte su l'estaffier et lo fot avau lè z'égras. Ao trafi que cein fe, l'empereu arrevè et lo prince lâi portè plieinte contrè lo peintre que lâi a bailli 'na dédzalâie et demândè 'na pounechon. Quand Napoléion sâ coumeint l'affèrè s'étâi passâ, lâi repond :

— Eh bin, na, me n'ami, vu bin m'ain gardâ, kâ avoué lè dozè Français lè pè taborniô de l'empire, put fèrè dozè princes coumeint tè ; mâ avoué dozè princes dè te n'acabit ne saré pas fotu dè fèrè on peintre coumeint monsu Lhiâire.

Lo prince, apliati pè cllia remotchâ, s'ain alla coumeint on tsin fouattâ, tandi que lo peintre râlulmâ son brulôt po continuâ se n'ovradzo.

Eh bin, tot parâi, quiet qu'on ein dièssè, Napoléion avâi dâo bon.

Le roman du caniche.

VII

M. de la Cochardière avait envoyé chercher chez Révillon une peau d'ours qui avait remplacé la dépouille du tigre ; mais, du moment où madame prenait possession de lui dès la première heure, la sortie de Fido se trouvait irrévocablement supprimée, car il ne se sentait pas l'audace de proposer à sa femme d'admettre le caniche en tiers dans leur récréation ambulatoire ; il commençait à pressentir l'animosité décidée dont son chien était l'objet.

C'était surtout par des coups d'épingle incessamment répétés qu'elle se manifestait. Un domestique négligent ne laissait pas tomber une goutte d'eau sur les tapis des corridors sans que cette tache incongrue fût mise à l'actif de la déplorable éducation de Fido. Bien entendu, Mme de la Cochardière avait trop le sentiment de la bienséance pour se livrer à la moindre récrimination ; elle se contentait de hausser les épaules ou de relever sa robe avec quelque dégoût, quand elle passait dans le voisinage de l'une de ces abominations.

En même temps, on découvrait à l'odeur caractéristique du chien une intensité toute nouvelle ; cette odeur allait poursuivre la maîtresse du logis jusque dans sa chambre à coucher, en traversant trois vastes pièces et, du soir au matin, il fallait brûler des parfums jusque dans le vestibule. Ce ne fut pas tout : un beau matin, la jeune femme se plaignit de n'avoir pas pu trouver une minute de sommeil, tant elle avait été tourmentée par un émirg qui ne pouvait provenir que de la toison du caniche.

Ces plaintes eurent nécessairement des échos ; depuis ce moment, pour faire leur cour à leur maîtresse, les femmes du service, qui, avec le flair de la domesticité, avaient parfaitement deviné l'objet de cette animadversion, ne manquaient jamais de se gratter avec fureur quand M. le baron se trouvait présent.

Il était devenu bien triste, ce pauvre baron. S'il tenait à son vieux camarade, il aimait passionnément sa femme, un peu son repos ; il comprenait que l'heure du sacrifice était venue et qu'il ne gagnerait rien à l'ajourner. Aussi un jour, en entrant chez Mme de la Cochardière avant